

Le turc de la plage

C'est l'heure la plus chaudes de la journée, l'heure où le soleil réverbère ses rayons sur les roches blanches du djebel.

L'heure où les cigales s'en donnent à cœur joie, une véritable cacophonie, un orchestre de corde en mode forte, fortissimo.

Des grosses gouttes dégoulinent de mon front, j'aurais dû prendre un chapeau.

Que de fois l'ai-je faite cette ascension ? Avec mon père quand j'étais enfant, pour aller chasser les coléoptères qu'il collectionnait, puis avec les amis pour jouer aux explorateurs, il faut dire que le décor s'y prête à merveille; rochers, végétation rare et basse. Nous rentrions chez nous par Gambetta, les genoux écorchés, les mollets griffés par les branches du maquis, fourbus mais heureux.

Il y a un moment maintenant que je suis sorti du sous bois de pins et son odeur de térébenthine stimule toujours mes narines.

J'aurais dû rester sur le chemin au lieu de couper à travers bois, c'est toujours un mauvais calcul de vouloir couper au plus court, l'ascension est forcément plus raide. J'ai le souffle coupé. Le drapeau tricolore flotte fièrement au sommet du fort.

Cette ascension jusqu'au fort me remémore ces minutes interminables où l'on montait la colline, là-bas aux Dardanelles, sous le feu et les rafales de la mitrailleuse allemande dont les turcs nous arrosaient copieusement du haut du promontoire.

Satanés turcs !

Je vais monter jusqu'au fort puis redescendre par le chemin jusqu'à la chapelle de Santa Cruz.

Le fort a été érigé par les espagnols à la fin du 16^e siècle, quand à la chapelle, un peu en contre bas, elle a été construite après épidémies de choléra, une épidémie qui a fait plusieurs centaines de victimes par jours en 1849. A l'époque espagnole.

Du parvi de Santa Cruz, j'aurais la meilleure vue pour admirer la ville et le port d'un coté et sainte Clotilde à l'ouest.

Sainte Clotilde! Les plages de Kristel et Aïn el Turc avec ses petites maisons de pêcheurs... ça n'est pourtant pas si loin dans mon esprit, quelques années, seulement quelques années, c'est tout mais pourtant que de changement en si peu de temps et que de souvenir. Des souvenirs de baignades et de grillades de sardines entre adolescents.

Mais c'était avant ! Avant la mitraille et la souffrance, Le sang et la mort !

D'ailleurs j'ai l'impression d'être mort là-bas en 1915 sur cette colline aux portes du Bosphore. J'en ai vu tellement des morts mais comme dans un brouillard, des éventrés, des démembrés, des décapités et les blessés qui gémissaient, criblés de balles et ce turc que j'ai étranglé de mes mains sur cette plage.

L'horreur !

Les premières minutes ont été les plus meurtrières, quand nous sommes débarqués sur les côtes turc. Français, britanniques, australiens, canadiens, néo-zélandais, tirailleurs marocains, sénégalais... Tous ces cadavres ont été entassés sur cette plages.

Le plus fou c'est que je ne me souviens de presque rien de cette guerre, J'ai été blessé dès les premiers jours et depuis j'en conserve quelques souvenir d'horreur et de souffrance mais des souvenir flous. Des souvenir d'avant que cet éclat d'obus me blesse au visage.

Quand ils m'ont ramassés je hurlais de douleur, il paraît que j'ai hurlé pendant des heures, jusqu'à cet hôpital de campagne où l'on m'a donné les premiers soins.

Ce que je connais de cette guerre c'est Paul qui me l'a raconté, parce qu'il l'a bien vécu lui cette guerre. Paul c'était mon voisin de lit à l'hôpital. Il m'en a raconté des histoires, des histoires de la guerre mais aussi son histoire, sa propre histoire. Quel bavard ! Malgré sa difficulté à respirer. Il a été blessé aux poumons et a aussi été défiguré comme moi par un shrapnell, d'ailleurs à cause de ça, les infirmières et les médecins nous confondaient souvent. Mais j'ai tout retenu de son récit. Un gentil gars, il est mort de ses blessures peu de temps avant que je sois transféré à Alexandrie pour y être rafistolé.

Nous avons tout de suite sympathisé, il était d'Oran comme moi, nous avons des lieux en commun. Le même lycée Lamoricière, les mêmes professeurs, monsieur Loriot, le professeur de français, latin, grec et monsieur Lourmet avec sa grande barbe grise qu'on appelait Moujik, le même parc, la promenade Deletang où nos mères nous amenaient jouer quand nous étions enfants. Mais nous ne nous connaissions pas à l'époque, c'est dommage, nous aurions sûrement été amis.

J'arrive à Santa Cruz, je croise quelques personnes qui me saluent poliment mais me regardent avec inquiétude, des gens qui reviennent de faire leurs dévotions à la vierge, quelques arabes tout en blanc ou des gens comme moi qui ont été admirer la vue sur la ville et le bleu profond de la Méditerranée.

Mais quelle chaleur ! Ça n'était pas une bonne idée de faire cette promenade à cette heure-ci. J'aurais dû attendre la fin de l'après midi au lieu de la faire à l'heure de la sieste.

Ma prothèse faciale me fait souffrir avec cette chaleur, je vais rentrer rue des Jardins retrouver ma famille, ils doivent s'inquiéter, ça fait plus de quatre heures que je suis parti.

Maman est la seule à me reconnaître, c'est déjà ça ! En même temps, je suis défiguré et j'ai des troubles de la mémoire comme dit monsieur Fernandez notre médecin de famille. Mes amis et mes sœurs disent que je suis différent. Différent par rapport à avant mais ils n'ont pas subi ce que j'ai vécu eux !

Ils ne me reconnaissent pas ! Ni physiquement ni moralement . D'ailleurs je ne les reconnais pas vraiment non plus, tellement de choses ont changé ! Tellement d'événements se sont succédés. Même Marie ne me reconnaît pas, Marie qui pleurait quand j'ai embarqué pour les Dardanelles avec mon régiment de zouaves. Marie qui m'a salué de la main jusqu'à ce que le bateau disparût à l'horizon. A mon retour, Maman avait fait venir Marie parce qu'elle avait deviné que nous nous aimions bien, quand Marie m'a serré dans ses bras, elle s'est tout de suite reculée.

-Je ne te reconnaît pas Joseph, tu es si différent !

Elle s'était mise à pleurer. Je n'ai pas trop su quoi dire. Je n'ai jamais su quoi dire dans ces moments là.

Enfin tout ça c'est bien flou dans ma tête.

Quand j'arrive à notre petit appartement, maman discute avec un garçon de mon âge, pas très grand, élégamment habillé, les cheveux noirs gominés en arrière, il est assis et ma sœur Caroline lui sert un rafraîchissement, la kémie est servie sur un plateau et le gramophone diffuse un air de charleston.

-Ah te voilà Joseph, ton ami Pierre Stora a appris que tu étais rentré de la guerre et est venu te rendre visite.

J'ai d'abord cru qu'il était venu pour ma sœur Caroline.

Le garçon m'accueille avec un large sourire, je ne le reconnais pas, comme pour les membres de ma famille, je fais semblant de le reconnaître. J'ai l'impression que lui aussi feint de me reconnaître.

Il a une grimace de dégoût en voyant mon visage déformé, je ne lui en veux pas, qui ne serait pas impressionné par cette cicatrice qui me traverse le front en vertical et cette prothèse qui remplace l'os sphénoïde ? Je sais que j'inspire la peur, les gens me regardent avec dégoût. Quand je me promène sur les boulevards, les filles changent de trottoir. J'étais pourtant pas mal avant ! j'avais un certain succès. Marie !

Nous discutons de notre guerre, de nos souvenirs d'avant. Moi je n'en ai pas. Enfin c'est surtout lui qui parle, il me fait penser à Paul, mon voisin de lit à l'hôpital. Pierre n'a pas été blessé et est rentré indemne mais lui aussi a connu l'enfer, l'enfer des tranchées de la Marne. Nous nous quittons en promettant de nous revoir bientôt. C'est un gentil garçon lui aussi. c'est le fils de Benjamin Stora, le boutiquier juif du boulevard Seguin me dit Maman. Je vois bien la boutique et le patron joufflu derrière son comptoir mais je ne me souviens pas de son fils Pierre. Le docteur Fernandez dit que c'est une question de temps avant que la mémoire me revienne. Pour l'instant c'est difficile pour moi, même la maison m'est inconnue. Ma chambre, mes objets personnels, rien ne m'est familier. Je m'allonge sur mon lit et je pense en regardant le plafond, la gramophone ne diffuse plus son air de charleston, j'ai l'impression d'entendre les cigales du Murjadjo dans ma tête. Gisèle qui ne me reconnaît pas, non pas Gisèle mais Marie, Marie ne me reconnaît pas, ma mémoire me joue des tours. Ma petite amie ne me reconnaît pas, c'est curieux mais je n'en éprouve pas de tristesse. Les copains de Lamoricière, si j'allais leur rendre visite ! Me reconnaitrons-t'ils ? Et moi les reconnaitrais-je ? Pas sûr ! Les ombres jouent avec la perspective de la rue. Des moineaux viennent picorer les miettes de pain que Maman a laissées sur la balcon .

J'écoute les bruits de la rue, le tramway qui passe en faisant gling gling, le petit marchand d'oranges espagnol qui crie « naranjas, naranjas »

L'anisette bu avec Pierre Stora me fait tourner la tête, je suis fatigué par ma promenade et par la chaleur, j'ai mal au crane, je m'endors.

Maman vient me réveiller vers 7h du soir, il fait encore chaud, j'ai rêvé, cauchemardé plutôt, des visions de la guerre, ce turc que j'étrangle de mes mains dans son lit, alors que j'ai perdu mon arme. Pourquoi dans son lit ? c'était sur une plage de Gallipoli. « songe, mensonge » dit-on.

Maman me propose une chose que je trouve intéressante ; Aller rendre visite à la famille de mon ami Paul, mon voisin de lit aux Dardanelles. Il n'habite pas si loin, c'est du côté de Miramar, il ne m'avait pas donné son adresse mais je la connais, étrange. J'irais demain matin faire mes condoléances à sa mère.

Maman est vraiment heureuse de me retrouver vivant, elle s'est fait tellement de soucis pour moi, il est vrai que je n'ai pas eu tellement l'occasion de lui écrire du front ni de l'hôpital. Et puis je suis le seul homme de la maison, Papa est mort en 1912 d'un accident d'échafaudage.

Maman fait vivre la famille en donnant des cours de piano et en faisant la classe aux enfants de quelques familles riches de Canastel. La vie n'est pas facile pour elle. Les fins de mois sont difficiles.

- Tu as raison Maman, j'irais à Bab el Oued, rendre visite à la mère de Paul demain matin.

- Bab el Oued ? Tu te crois à Alger ? Tu n'est jamais aller à Alger, qu'est ce que tu racontes ? Enfin si tu y es allé une fois en train avec ton père et moi pour l'enterrement de ta grand-mère mais tu étais tout petit.

Ma mémoire me joue des tours, je suis pourtant certain d'avoir été à Alger, je revois clairement le Forum, la Grande poste de style mauresque, les façades immaculées des immeubles aux volets bleus, le jardin d'essais, ses palmiers géants et ses tunnels de verdure, Notre Dame d'Afrique, a qui donnais-je la main ? J'ai sûrement vu tout ça en photo et mon imagination me crée une réalité. Je n'y suis allé qu'une fois quand j'étais petit avec Papa et Maman.

-Si demain tu vas rendre visite à la famille de Paul, Je t'accompagnerais si tu veux, pour une partie du chemin au moins, me propose Maman, j'ai un cours à donner place d'Arme, chez les Franquet, tu continueras seul jusqu'à Miramar.

Vendredi matin, avec Maman, nous partons à pieds jusqu'à la place d'Arme, nous cherchons l'ombre sous les palmiers et les ficus taillés en carrés dont les troncs gris sont peints en blanc jusqu'au milieu de leurs tailles. Il fait déjà chaud. Mes blessures au visage me font souffrir. Cette fois j'ai eu la bonne idée de prendre un chapeau, un canotier de paille. Je laisse Maman devant les lions de bronze verts de l'hôtel de ville et je vais boire un rafraîchissement à coté, au café du Théâtre, je regarde l'agitation de la ville. Les automobiles, les voitures à chevaux, les arabes, les bourgeois... Le monument à la gloire de Sidi Brahim dont l'obélisque est surmontée de la statue en bronze d'une femme ailée représentant la Renommée. J'achète des fleurs et je vais prendre le tramway. Dans le tramway je suis seul avec un arabe qui grimace de douleur sous des pansements sommaires, il a dû se blesser et va sûrement se faire soigner chez un médecin. Il me fait penser à Paul, le turc que j'ai étranglé sur cette plage de Gallipoli. Non, il ne s'appelait pas Paul, le turc, j'ignore son nom, forcément. Mais il me fait aussi penser à Paul, quand il avait mal à ses blessures. C'est pour ça, je mélange tout dans ma tête. Mes souvenir me reviennent au compte-gouttes mais de façon très confus.

Je trouve la maison de la famille de Paul, une belle et riche villa d'où l'on aperçoit la mer par le ravin de la Cressonnière et la vieille mosquée. Je l'ai déjà vu cette maison, j'en suis sûr, elle a déjà attiré mon attention par le passé. Une grande maison carrée avec un petit jardin luxuriant et son palmier qui projette son ombre sur le trottoir.

La mère de Paul est heureuse de me voir, et accepte avec joie les fleurs que je lui donne. Elle est heureuse que je lui parle de son fils. C'est une femme assez étrange et très renfermée, elle dit que je lui rappelle son Paul. Il me semble l'avoir déjà vu elle aussi. Elle pleure son regretté fils, je ne sais comment la consoler. Je l'ai vu mourir son fils mais ça je ne peux lui dire. Un petit garçon de sept ou huit ans entre sur la terrasse où nous nous tenons et demande à sa mère si je suis son frère Paul, quel malheur ! Il y a d'autres personnes qui passent dans cette maison, des adolescents qui nous observent. Je ressens un étrange malaise. Cette maison ne m'est pas inconnue, ses habitants non plus. Nous passons un long moment sans rien dire, de la terrasse nous admirons la mer. Un bateau arrive de l'horizon, d'où vient-il ? D'Andalousie ? De Marseille ? sa fumée reste en suspens au-dessus de la mer. Il n'y a pas de vent, une mer d'huile. On dirait qu'il fait du sur-place mais si on ferme les yeux quelques minutes, on se rends compte, quand on les rouvre, qu'il a avancé . Les bougainvilliers de la pergola ajoutent une note criarde au tableau. Le bleu dense de la mer et du ciel, le rose des bougainvilliers, on dirait une peinture faite avec les couleurs sorties du tube, comme disent les peintres. La mère de Paul essaye de lire dans mes yeux, j'ai le visage tellement déformé que j'ai constamment les yeux plissés.

Il y a des perturbations pour rentrer en tramway, il y a eu un accident. Vers midi, je rentre à pieds à l'appartement. Boulevard de Metz, alors que je m'arrête pour caresser un petit chat à l'ombre d'un figuier, une jolie fille coiffée à la garçonne, me regarde avec insistance, on dirait qu'elle veut me parler, elle hésite puis renonce. Elle a peut-être eu pitié de mon aspect, peut-être m'a t-elle connue ! Elle m'a peut-être pris pour Paul elle aussi, c'est peut-être son chat que je caresse, tout simplement. C'est la première fois depuis mon retour qu'une jeune fille ose me regarder en face. Puis je pense à l'avenir, est-ce que je pourrais trouver l'âme sœur avec ma gueule cassée ? Des arabes sortent de la mosquée, c'est vendredi aujourd'hui, jour de la prière pour les musulmans, c'est le jour du poisson pour nous les chrétiens. J'adore le poisson. Depuis que je suis rentré dans ma famille, je vis au jour le jour mais il va falloir que je fasse quelque chose, je vais aller trouver le père de Pierre Stora, le petit juif joufflu. Je pourrais peut-être travailler pour lui au magasin. On m'a aussi parlé d'un homme qui travaille à la poste ils

recherchent un commis. Je pourrais aussi reprendre des études, aller étudier à Alger. Maman n'est pas contre mais qui va payer mes études ? Et des études de quoi ? La guerre à creusé des tranchées dans la vie de ceux qui l'on vécue. La vie s'écoulait si tranquille avant.

Quand le sirocco souffle, toute la ville est recouverte de poussière de sable venu du Sahara. l'atmosphère devient irrespirable. Ce matin, samedi, j'ai envie de lire, de m'occuper intellectuellement mais il n'y a pas un livre dans cet appartement. Un bien pauvre appartement ! Deux fauteuils au velours rappé, quelques assiettes ébréchées, un piano droit désaccordé, un intérieur pauvre mais propre, Maman passe beaucoup de temps à astiquer son logis. Elle n'a pas les moyens de payer une petite mauresque qui pourrait faire le ménage à sa place. Comme il n'y a pas de livres, ou très peu, je lis l'Écho d'Oran pendant que je bois mon café. Les exploits sportifs, le célèbre torero Manuel Moreno vient à la corrida d'Oran en septembre, je n'aime pas la tauromachie, je trouve ça cruel, s'en prendre à un animal sous les olé de la foule ! Un arabe a été assassiné dans un tramway rue d'Arzew, c'est sûrement pour ça que le trafic était perturbé ! Ils jouent Cyrano au théâtre, il faudrait que j'y amène Maman et Caroline.

Elle est jolie ma sœur Caroline, ça n'est pas visible du premier coup d'œil parce qu'elle est habillée comme une pauvre. Vingt ans. Elle à du mérite pourtant, elle coud ces vêtements elle-même, c'est son métier, elle travaille pour le tailleur du boulevard de Mascara, monsieur Lévy. J'ai souvent eu l'occasion de la regarder, elle est vraiment jolie, une jolie blonde, bien faite. j'ai plusieurs fois essayé de discuter avec elle dans sa chambre, elle m'a à chaque fois fermé la porte au nez. Quelle réaction étrange pour une sœur qui retrouve son frère aîné après des années de guerre. Enfin elle ne me reconnaît pas dit t-elle.

Aujourd'hui je me paye les services d'un taxi, avec l'argent que Maman m'a donné, pour aller respirer le bon air de la mer à Aïn el Turc. Je nous revois quelques années plus tôt Marie et moi, en 1913, Nous étions les seuls sur la plage, absolument seuls. Nous marchions main dans la main dans le clapotis des vagues. Gisèle m'avait lâché la main, s'est éloigné de moi et m'a éclaboussé de ses pieds nus.

-Attends Marie tu ne perds rien pour attendre !

Nous nous sommes aspergé d'eau de mer, nous étions trempés. Nous avons bien ri, nous nous sommes séchés au soleil et avons mangé quelques poissons grillés dans une cabane du front de mer. Nous étions heureux. Je l'ai raccompagné à Miramar en fin de journée, nous étions voisins. Une de ses belles journées d'été.

Sur la route du retour, comme je ne passe pas très loin, je vais proposer mes services à monsieur Stora le père de Pierre. En bon commerçant, il me reçoit avec le sourire.

- Je suis un ami de votre fils Pierre, je viens voir si vous avez besoin de moi pour vous aider à la boutique.

Son visage bouffit change d'expression, il prend un air pincé et me dit qu'il n'a pas besoin de moi qu'il n'a pas les moyens de payer un employé en plus pour son magasin.

Autant son fils Pierre est sympathique autant le père n'est pas très aimable, je sors de sa boutique en courant. Je manque de renverser un petit vendeur arabe, il m'insulte dans sa langue.

Je n'ai pas tué ce turc par plaisir mais par nécessité. Il rampait vers moi la figure en sang, me menaçant de sa baïonnette. Nous étions assourdit pas l'explosion d'un obus, des gravats, de la poussière. Tout comme moi il avait dû perdre son arme. Ses yeux étaient chargés de haine, je l'ai étranglé pour sauver ma peau. Un jeune gars ! Quel malheur ! j'ai couru plié en deux pour éviter la mitraille, je me suis protégé de mon mieux derrière un rocher, c'est là que le second mortier à explosé, me blessant à la tête et au visage. Puis plus rien, j'ai quitté la plage de Gallipoli en ouvrant la portière et je me suis retrouvé dans la rue, le turc gisait sur son siège. Je ne me souviens plus de la

suite jusqu'à cet hôpital de campagne, cette tente blanche, immense où les blessés arrivaient par dizaines. Les chirurgiens militaires opéraient et amputaient sur une table dès que les blessés arrivaient. C'était la panique parmi les médecins et les infirmières, des gémissements, ça courrait partout dans tous les sens. Du sang partout.

Le dimanche, Maman, Caroline et moi allons à la messe à la cathédrale, place des Perles. Je ne me souviens pas avoir cru en Dieu, Maman dit que j'ai pensé rentrer au séminaire à une certaine époque, avant que je rencontre Marie. Je me souviens malgré tout avoir prié Dieu sous la mitraille aux Dardanelles. Heureusement que j'ai quelques souvenirs des cours de latin de monsieur Loriot. A genou, assis, debout, ces longues minutes de la Consécration, ces chants en latin, ces cantiques en français, l'encens ! Je suis perdu mais j'apprends vite. Plusieurs fois à la sortie de la messe, des hommes surtout, viennent me serrer la main en me remerciant au nom de la Patrie. L'après-midi nous allons nous balader Promenade de Létang pour admirer la mer et le port en contrebas. Les entrepôts aux tuiles oranges, les falaises du Murdjajo qui tombent dans la mer, les centaines de tonneaux de vin de Sidi Belabés, de Mascara qui attendent d'embarquer dans des bateaux en partance pour la métropole.

Le lendemain matin je suis réveillé par des voix d'hommes dans le salon. Maman vient me réveiller, elle est accompagnée de policiers, elle à l'air très inquiété. Les hommes me demandent de m'habiller et de les suivre au commissariat. Un policier reste dans ma chambre pendant que je m'habille, il a sûrement peur que je saute par la fenêtre. J'ai peur d'avoir faim, je n'ai pas pris de petit déjeuner, je prends un morceau de pain au passage et je les accompagne dans leurs automobile.

Ça fait maintenant plusieurs jours que je suis dans cette cellule, attendant d'être jugé. Je ne comprends pas vraiment ce qu'on me reproche ! La mort du turc sur la plage de Gallipoli ! C'était un cas de légitime défense, il allait me tuer avec sa baïonnette. J'ai eu quelques parloirs, il a dû y avoir un article sur mon arrestation dans l'Écho d'Oran. La mère de Paul est venu me voir, elle me regardait de ses yeux baignés de larmes. Elle à murmurée quelque chose que je n'ai pas compris et est partit en pleurant. .

Le docteur Fernandez est venu aussi quel brave homme ! Il était accompagné d'un ami. Ils m'ont posé des tas de questions. Des questions sur la guerre, mon retour, mon séjour à l'hôpital, mon état de santé... C'est vraiment gentil à eux de s'intéresser à moi et de prendre soin de ma santé.

Je suis enfermé entre quatre murs, les gardiens ne sont pas très chaleureux. Les promenades dans le djebel me manquent ? l'animation de la rue aussi. Je n'ai droit qu'à une promenade dans une cour lugubre sans aucune vue sur l'extérieur. Les parents de Paul m'ont envoyé un avocat, le meilleur de la ville parai t'il. Ce sont des braves gens eux aussi, ça coûte cher un avocat, ils sont riches mais rien ne les oblige à le faire.

Depuis que je suis en prison, je fais des rêves étranges, des rêves extrêmement nets, en me réveillant j'en conserve un souvenir très précis. Cette nuit j'ai rêvé que je rentrais de la plage en hippomobile, une jeune fille était à mes cotés, elle me serrait la main si fort ! Elle devait avoir 17 ou 18 ans, elle portait une longue jupe bleue pâle, un chemisier blanc, ses cheveux noirs et ondulés étaient relevés en chignon, elle s'appelait Gisèle. Elle avait une nuque superbe. Elle nous protégeait du soleil avec son ombrelle japonaise. Nous remontions sur Miramar en longeant le port. Je payais le cocher et la raccompagnais chez elle.

-Ne soit pas en retard demain matin, passe me prendre à 7h30, n'oublie pas, le train pour Alger ne va pas nous attendre. Ma tente sera contente de nous voir, me dit t'elle avant de m'embrasser. Je rentrais chez moi, c'était la maison de Paul, Maman m'attendait sur le perron un bébé dans les bras et d'autres enfants à ses côtés.

Rapport des médecins

A la demande du commissaire de police d'Oran, le docteur Théophile Doucet psychiatre à Alger et du docteur généraliste Antoine Fernandez généraliste à Oran ont déclarés ce qui suit.

Mon confrère et moi-même avons interrogé le prévenu, monsieur Paul Favreau ainsi que par lettres, nos éminents confrères qui ont eu affaire à lui lors de sa convalescence dans un hôpital de campagne situé à Thessalonique, pour rendre compte de son état mental.

Lors d'une attaque d'une extrême violence aux Dardanelles. Paul Favreau a eu le malheur de perdre son fusil, un camarade blessé lui aurait rendu son arme en la lui tendant par la baïonnette. Paul Favreau, choqué par l'explosion d'un mortier et aveuglé par la poussière, en état de stress intense à cru qu'il s'agissait d'un turc rampant vers lui pour le tuer. Il a donc malencontreusement étranglé de ses propres mains son compatriote croyant avoir à faire à un soldat turc. (Qu'est-ce qu'un turc aurait-il fait en bas de la colline alors que son bataillon était retranché derrière des sacs de sable au sommet de celle-ci ?) Plus tard dans la tente de l'hôpital de campagne, on a placé Paul Favreau sur un lit pliant à côté du blessé Joseph Morel. Joseph Morel souffrait des mêmes blessures que Paul Favreau en plus de problèmes respiratoires dû à l'inhalation de gaz moutarde. Joseph Morel se sentant mourir a raconté son histoire à Paul Favreau avec lequel il s'était lié d'amitié. Lors d'une des crises de douleur de Joseph Morel, Paul Favreau aurait étranglé son ami Joseph Morel, croyant que celui-ci était le turc de la plage. (Turc Imaginaire). Il s'agit bien sûr de suppositions mais c'est le scénario le plus probable que nous ayons trouvé.

Renté au pays après la guerre, Paul Favreau a pris l'identité de son ami Joseph Morel dont il connaissait bien la vie. Sa mère, trop heureuse de retrouver un fils qu'elle croyait mort, a tout de suite « reconnu » Paul Favreau comme son fils.

Lors de la visite à sa famille le vendredi 4 juin 1920, Paul Favreau croyait rendre visite à la famille de son ami Joseph. Dans le tramway qui l'amenait à Miramar, Paul Favreau aurait étranglé un pauvre arabe assis en face de lui, le prenant encore une fois pour le turc de la plage de Gallipoli.

Il s'agit d'un cas assez rare d'échange de personnalité, certainement dû à un choc psychologique, un choc post-traumatique, augmenté par la blessure au visage et à la tête, causé par l'explosion d'un obus.

Notons qu'à plusieurs reprises Paul Favreau est entré dans la chambre de Caroline Morel, l'appelant Marie ou Gisèle. Celle-ci a ressenti une peur panique de son «frère».

Il n'y a visiblement pas de lien direct avec le cadavre de monsieur Stora retrouvé étranglé dans sa boutique du boulevard Seguin bien qu'il s'agisse du même mode opératoire.

Nous espérons que notre humble témoignage bien que succinct, apportera un peu de lumière à votre enquête.

Respectueusement

Théophile Doucet, Antoine Fernandez

Epilogue :

Qu'est-ce que l'avenir me réserve ? L'asile ou la guillotine ? Il paraît que c'est pas si terrible que ça la guillotine. Ça va vite, c'est un mauvais moment à passer ! A la grâce de Dieu !